

Julien RÉGIBEAU – Daniels TOBIAS, *Die Verschwörung der Pazzi. Ein politischer Skandal und seine europäischen Resonanzen*, Stuttgart, Hiersemann, 2020 (Monographien zur Geschichte des Mittelalters, 70) – in *Francia*.

Fruit d'une thèse soutenue en 2018 à la Ludwig-Maximilian-Universität de Munich, cette monographie se donne pour objectif de comprendre le retentissement exceptionnel que la conjuration des Pazzi (26 avril 1478) a eu en Europe, malgré la fragilité des structures d'échanges de personnes et de courriers ainsi que les difficultés de la communication inhérentes à la société du xv<sup>e</sup> siècle. L'auteur, le médiéviste Tobias Daniels, se demande en outre pourquoi ce « scandale politique » acquiert très tôt un statut archétypal, alors même que les conspirations et les assassinats constituent des pratiques d'action répandues au Bas Moyen Âge et au début de l'époque moderne. À la croisée de l'histoire de la communication politique et de l'histoire de la mémoire, l'ouvrage déroule son enquête en sept chapitres de tailles variables. Il propose une analyse politique, religieuse et économique de la résonance du massacre à travers l'Europe en mettant l'accent sur l'Empire germanique et les Etats pontificaux, deux terrains de recherche qui n'avaient pas bénéficiés d'une attention historiographique suffisante et que l'A. connaît par ailleurs très bien.

Après avoir présenté la conjuration, ses prémices et ses enjeux, en quelques pages, le livre s'attarde, dans son premier chapitre (p. 37-104), sur les principales traces italiennes et européennes qui permettent de saisir l'événement au plus près et d'en comprendre les échos. Creusant les chemins de la diffusion de la nouvelle, il démontre l'importance de Rome comme carrefour informationnel. Très tôt compromise dans l'affaire à cause du rôle central qu'y joue Girolamo Riario, neveu du pontife, la papauté de Sixte IV della Rovere attire en effet vers elle des délégations d'une bonne partie du sous-continent et mande elle-même de nombreux chargés de mission dans les cours étrangères afin de défendre son point de vue et ses intérêts. Postulant une corrélation entre les routes de l'information et les activités bancaires des deux familles des Medici et des Pazzi, le chapitre suivant (p. 105-141) entreprend d'analyser les conséquences économiques de la conjuration. Il démontre à ce propos que la rupture de Sixte IV et de Lorenzo de Medici exerce une influence certaine sur les finances pontificales, obligeant la curie à mettre en place de nouvelles collaborations bancaires et à développer la vénalité des offices afin de pallier le manque soudain d'entrée d'argent. Bâti en forme d'intermède, le troisième chapitre (p. 143-166), très court, souligne comment la publicité de la conjuration par Florence et Rome, facilitée par l'imprimerie, mène à la formation de deux blocs antagonistes qui s'appuient sur des récits de justification tôt formalisés et concurrents. Tandis que Florence forme une ligue avec Milan et Venise, les Etats pontificaux, de leur côté, s'entendent avec Ferrante d'Aragon, roi de Naples. Aux poèmes florentins qui se lamentent sur l'assassinat de Giuliano et critiquent vertement Rome, « nouvelle Babylone repaire de tigres et de serpents où un loup a revêtu les habits de Christ », la papauté exploite le supplice de l'archevêque de Pise, Francesco Salviati, condamné à mort par Lorenzo, en excommuniant les Medici et en frappant Florence d'interdit. Le recours aux peines ecclésiastiques fonctionne comme une chambre d'écho : de local, cet assassinat politique est élevé en cause universelle de la chrétienté, reposant la question de l'autorité pontificale et ravivant les prétentions conciliaristes.

L'ampleur que prend rapidement l'affaire offre aux États européens une occasion d'intervenir dans les querelles de la péninsule. Dans le chapitre quatre (p. 167-232), l'A. s'intéresse à cette internationalisation du conflit en analysant à partir d'une série de correspondances diplomatiques italiennes comment les deux parties entreprennent de courtiser les puissances outre-Alpes. Entre l'automne 1478 et le printemps 1479, des envoyés sont mandés

à Barcelone, Tours, Bruges, Breslau, Zurich et Graz afin de négocier une assistance diplomatique, un soutien militaire, voire la convocation d'une nouvelle assemblée conciliaire. L'ouvrage montre bien comment l'intromission de ces nouveaux acteurs tend à faire résonner le conflit italien avec d'autres situations de tensions internationales, comme la succession de Bourgogne après la mort de Charles le Téméraire, la lutte pour la succession bohémienne et hongroise ou la lutte entre Aragon et Valois pour la couronne de Naples. Rome est encore une fois au cœur des préoccupations. Tandis qu'un concile particulier est convoqué à Orléans et un autre se réunit à Séville, le roi de Pologne prépare la révocation de ses prélats en curie et l'empereur presse pour un concile général. Toutefois, si elles favorisent l'insertion de la conjuration des Pazzi dans les grandes affaires du sous-continent, les concurrences entre souverains gênent paradoxalement toute action d'ampleur en Italie. La lutte entre Louis XI et Frédéric III puis Maximilien autour de la Bourgogne ainsi que celle entre Frédéric III et Matthias Corvin à l'Est limitent finalement l'intromission des États européens à des tentatives de négociation et de médiation. Comme le chapitre cinq le prouve (p. 233-287), Sixte IV et son entourage contribuent activement à circonscrire l'initiative des puissances outre-Alpes. Si la question de la convocation d'un nouveau concile dans lequel le pape serait jugé pour ses actes est devenu l'enjeu principal de la conjuration des Pazzi, ce dernier se rend capable de tourner la situation en sa faveur en jouant la France contre l'empereur et en favorisant le rapprochement entre Ferrante d'Aragon et les Medici, sanctionnant l'abandon progressif des plans de guerre contre les États pontificaux. La paix est finalement signée à Naples, en mars 1480, puis confirmée à Rome. Les négociations qui mènent à ce nouvel équilibre précaire sont scrutées dans le sixième chapitre de l'ouvrage (p. 289-336). L'A. y développe le rôle joué par l'empereur en montrant comment la curie romaine tente de le mener à conjuguer la lutte contre les Turcs Ottomans et la protection de la papauté en Italie, sans trop de succès. Si la paix de Naples éloigne momentanément l'interventionnisme des princes européens, cet épisode participe aussi à la construction de liens d'interdépendances entre les pouvoirs de la péninsule et les puissances outre-Alpes tout en laissant poindre la possibilité pour ces dernières d'intervenir dans une Italie qui leur apparaît morcelée et divisée. Quatorze ans avant la traversée des Alpes par les armées de Charles VIII, le décor est planté.

Malgré l'injonction à l'oubli inscrit dans la paix de 1480, la conjuration des Pazzi fait mémoire. C'est à ces réappropriations du souvenir depuis la fin du xv<sup>e</sup> siècle jusqu'au xx<sup>e</sup> siècle qu'est consacré le dernier chapitre de l'ouvrage (p. 337-404). Trois interprétations sont principalement relevées. Premièrement, la conjuration investit la mémoire florentine. L'autorité des Medici sur la République permet à la famille d'imposer son propre récit, dépeignant Lorenzo en héros des libertés civiles face à la vile machination des Pazzi. Au filtre de la lecture de Guichardin et de Machiavel le récit s'enrichit pour servir de fondement à une véritable grammaire de la conjuration, entendue comme outil de gouvernement. Cette lecture qui fait de la conjuration des Pazzi l'archétype des attentats politiques durant toute l'époque moderne, est le principal filtre de la mémoire de l'événement pour les siècles qui suivent. Elle investit encore les réflexions historiennes contemporaines consacrées au modèle de l'État renaissant. Deuxièmement, la conjuration s'insère dans l'histoire de la papauté. Sous la plume des humanistes florentins, elle fait d'emblée son entrée dans le corpus littéraire et politique des critiques adressées à l'institution curiale et/ou à l'autorité pontificale. Le réquisitoire est ensuite réinvesti à partir du xvi<sup>e</sup> siècle pour nourrir la polémique protestante. Paradoxalement, les laudateurs du pouvoir romain s'emparent peu de l'épisode, ne cherchant ni à le détourner, ni à le nier, ni à en désamorcer la charge critique. Peu investi par l'historiographie pontificale contemporaine, il fait toutefois l'objet de certaines discussions polarisées entre auteurs catholiques, protestants et libéraux. Troisièmement, enfin, la conjuration subit un traitement littéraire dans les milieux curiaux

européens des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, adoptant les couleurs du scandale et de l'amour empêché. Il arrive alors, dans le contexte du romantisme italien qui accompagne le *Risorgimento*, que l'épisode connaisse un processus de renversement des charges ; Lorenzo apparaissant comme le parangon du potentat froid et calculateur tandis que les Pazzi sont revêtus des atours de la passion politique, combattant pour les libertés florentines contre un pouvoir fort.

Loin d'être un appendice superfétatoire, distinct de l'enquête resserrée qui précède, l'étude des reprises mémorielles de la conjuration des Pazzi fournit au contraire la clé de lecture du livre : alors que les époques successives ont bâti le récit d'une conjuration éminemment florentine, pure produit de la Renaissance italienne, il revient à l'historien d'assigner ces mémoires à leurs lieux d'énonciation, et de tout en même temps retisser les liens perdus que cette histoire entretient avec une série d'autres phénomènes historiques, dans le temps et l'espace. Au feu de l'analyse dense proposée par Daniels Tobias, la portée européenne de la conjuration des Pazzi éclate avec force, faisant cheminer le lecteur de Gibraltar aux Carpates, des cités de la ligue hanséatique à Otranto, de Rome à Florence. Dégagé des scories déposées par tant de textes à venir qui font de lui le modèle politique de l'état d'exception, le massacre est ainsi scruté avec minutie et clarté, à travers les multiples diffractions que son sens subit en étant conjugué avec les principaux contextes religieux, politiques et économiques qui marquent l'Europe chrétienne des années 1478-1480. Ce travail au ras de l'événement est doublé avec bonheur par l'accès donné, dans la dernière partie de l'ouvrage à l'édition critique de trente-deux lettres (écrites en allemand, italien ou latin), échangées entre avril 1478 et mai 1480 (p. 415-539).

Julien Régibeau